

Étude

La rhétorique vitaliste dans le discours sportif chez Paul Adam et Pierre de Coubertin

16 juin 1894. Grand amphithéâtre de la Sorbonne. Deux mille invités représentant treize nations participent au premier Congrès olympique dont le nom a été brusquement changé en Congrès *pour le rétablissement des Jeux Olympiques*. Devant la fresque de Puvis de Chavannes, l'*Allégorie des Muses*, Pierre de Coubertin prononce son discours d'ouverture. Voici comment il se remémore cet événement dans ses *Mémoires olympiques* (1931) :

[L]’audition de l’harmonie sacrée plongea la nombreuse assistance dans l’ambiance espérée. Une sorte d’émotion nuancée se répandit comme si l’antique eurythmie transparissait à travers le lointain des âges. L’Hellénisme s’infiltra de la sorte dans la vaste enceinte. Dès ces premières heures, le Congrès avait abouti. Je savais que, désormais, consciemment ou non, personne ne voterait contre le rétablissement des Jeux Olympiques.

La restauration des Jeux s’inscrit d’emblée dans une *scénographie*. Tout se passe comme si « l’harmonie sacrée » – il s’agit de l’Hymne à Apollon, retrouvé en 1893 dans les ruines du sanctuaire d’Apollon, à Delphes, par l’école française d’Athènes, déchiffré et transcrit par le philologue Théodore Reinach et exécuté par Gabriel Fauré en personne – suffisait à emporter l’adhésion émotive de la salle conditionnée par la synesthésie des arts.

Précédant le discours de Coubertin, la conférence de Théodor Reinach fournit la caution symbolique de l’Université. Le même fera ériger à Beaulieu-sur-Mer, entre 1902 et 1908, la spectaculaire Villa Kérylos qui reconstitue une villa grecque dans ses moindres détails. Il paraît que dans son *triniclium* face à la Méditerranée, le professeur aimait à recevoir ses convives couché sur son lit de banquet... Le simulacre se réalise au sein d’une performance. On songe à nos modernes *cosplayeurs* ou *reconstituants*. Pour Coubertin aussi, il s’agit, en un mot, de « rejouer » l’Antiquité. La « reprise » officielle des Jeux aura lieu à Athènes deux ans après le congrès de la Sorbonne.

Il faut encore souligner un phénomène de synchronie : à partir de 1874, le site d’Olympie avait été redécouvert par une équipe d’archéologues allemands. La rivalité qui oppose la France et l’Allemagne passe, aussi, par une course à l’Antiquité. Si l’olympisme renaissant des ruines (beau titre pour un tableau allégorique) participe sans doute d’une forme de néo-romantisme, cela a de quoi étonner quand on pense à la « décadence » qui hante le discours social de cette « fin de siècle ». En effet, malgré leur portée universaliste, les J.O. modernes sont une invention française qu’il convient maintenant de situer dans le contexte de la France à l’aube du XX^e siècle.

Contexte : le « Retour vers la Vie » à la Belle Époque

Comment expliquer une rupture en apparence si brutale que le passage du sentiment de « décadence », caractéristique de la fin du XIX^e siècle, à l’« esprit nouveau » de la Belle Époque chanté par Apollinaire ? Si l’on postule (ce qui est mon cas) que la littérature reflète, au moins en partie, le discours social dominant, on peut distinguer très schématiquement quatre types de facteurs qui, à partir des années 1890, favorisent cette transition : (1) politique (l’affaire Dreyfus provoque un « réengagement » des écrivains), (2) philosophique (la référence nietzschéenne supplante la référence au pessimisme schopenhauerien et supporte une rhétorique de la régénération vitale que continuera Bergson en parlant d’« élan vital »), (3) psychologique (le désir de « sortir de soi » coïncide opportunément avec l’occasion de sortir du siècle) et (4) économique (l’année 1897 voit la fin de ce que les économistes ont appelé la « longue stagnation »). Pour approfondir ce dernier aspect, rappelons que la

décennie 1890 est encadrée par deux expositions universelles qui se passent à Paris (1889 et 1900). Aux yeux de beaucoup, le colonialisme paraît également « valider » l'idéologie du Progrès autant qu'il la mobilise pour se légitimer. Le Progrès se fait visible et sensible.

On pourrait soutenir que les premiers Jeux Olympiques contemporains (1896) donnent à voir le Progrès appliqué aux corps, participant dès lors de cette *exhibition*. (Il faudrait d'ailleurs étudier la façon dont les J.O. ont relayé les expositions universelles). La restauration des Olympiades apparaît dès lors comme un événement marquant de cette transition.

Revenons un instant à la littérature. Ici, l'heure est à l'anti-symbolisme, incarné notamment par le « naturisme » (exaltant la Nature) de Georges de Bouhéliet et Maurice Le Blond qui résonne avec le sensualisme d'un Gide dans *Les Nourritures terrestres* (1897). Un autre mouvement, dont les contours sont plus difficiles à saisir, est le « vitalisme ».

Si le vitalisme semble intuitivement caractéristique de l'humeur de la Belle Époque, ce mot ne désigne pourtant ni une école, ni un mouvement structuré. C'est que le terme, qui désigne d'abord une doctrine scientifique (Bichat), est problématique, comme le montre cet emploi réticent de Georges Van Wetter dans un article de la revue belge *Le Thyrse* (« Un livre d'Art », octobre 1911) : « [...] Walt Whitman, [...] le précurseur de ce que l'on pourrait nommer le "vitalisme" si le terme n'existait avec un sens assez différent [...] est le prédécesseur moral de notre Verhaeren [...] ». S'il n'existe pas en tant qu'école, le vitalisme en tant que « courant exaltant la vitalité » semble bien constituer un trait unifiant de divers courants, notamment humaniste (Fernand Gregh, *La Beauté de vivre*, 1900) et plus tard unanimiste (Jules Romains, *La Vie unanime*, 1904-1907). Le mot « Vie » affleure dans les titres de recueils poétiques chez Francis Vielé-Griffin (*Clarté de Vie*, 1897), Max Elskamp (*La Louange de la Vie*, 1898) et Francis Jammes (*Triomphe de la Vie*, 1902), pour ne citer que ceux-là.

Il est par ailleurs frappant de constater que ce « Retour vers la Vie » (c'est le titre en 1898 du dernier chapitre de *La crise morale* de Maurice Pujo, fondateur l'année suivante de *La Revue de l'Action française*) est quasi-systématiquement associé à l'idéologie nationaliste. On a l'impression qu'il faut tout à coup chanter nature et santé pour susciter de bons soldats.

La restauration des Jeux n'est peut-être qu'un épiphénomène du « Retour vers la Vie » ou, pour mieux dire, des réactions à la « décadence » dans les années 1890. Du reste, l'obsession pour la « Vie » a beau se substituer à la fixation morbide des décadents, l'une et l'autre procèdent d'une même hantise : la défaite française de 1870. Les années 1890 voient accéder à la majorité une génération élevée dans les écoles de la III^e République, biberonnée au revanchisme. La littérature suit le mouvement et voit certains écrivains virer de cent quatre-vingts degrés. Notamment Paul Bourget, théoricien de la « décadence » dans ses *Essais de psychologie contemporaine* de 1883 et son fossoyeur à partir du *Disciple* (1889), ainsi que Maurice Barrès qui passe du « Culte du moi » (1888-1891) au « Roman de l'énergie nationale » (1897-1902).

Paul Adam ou le casque sous le masque

« [C]elui qui n'a misé que sur la vie, il est dans l'ordre que la vie le remporte, mais pour celui qui a voulu se
sauvegarder par des œuvres, quelle seconde mort que cette indifférence de l'avenir ! »
Henry de Montherlant, « Pour l'anniversaire de Paul Adam », *Les Écrits Nouveaux*, janvier 1921.

Parmi les décadents reconvertis en chantres de la vie sportive, je voudrais examiner le cas d'un auteur oublié : Paul Adam (1862 – 1920). Outrancier du naturalisme zolien dans *Chair molle* (1885), il fait ses armes dans la mouvance symboliste (*Être*, 1888), contribuant sous le pseudonyme collectif de Jacques Plowert, au *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes* (Vanier, 1888). Boulangiste mais sympathisant de l'anarchie (auteur en 1892 d'un « Éloge de Ravachol »), il sert de témoin à

Jean Lorrain dans son duel avec Proust en 1897 et donne à partir de 1899 un cycle romanesque dont on appréciera le titre : « Le Temps et la Vie ». Dans les années 1900, il commet quelques fades essais dont un qui doit nous intéresser en ce qu'il constitue un document de premier choix sur le discours sportif du temps : *La Morale des Sports* (1907).

Quelques discrètes allusions à Verlaine sont ici tout ce qu'il reste du symboliste, devenu en 1906 vice-président de l'Académie des sports, et qui écrit : « Agir ensemble est scientifique. Haïssons notre individu méfiant. C'est l'ennemi. En tout cas, ne le choisons point avant qu'il ne témoigne de son utilité dans un organisme producteur de forces. » Haïr l'individu, tel est le nouveau credo du romancier de *Soi* (1886) qui exaltait la singularité et s'occupe maintenant de moraliser les masses, blâmant le paysan « trop individualiste ».

Que trouve-t-on dans ce livre daté ? Tous les traits du nouveau converti : croyance fanatique au Progrès, culte des valeurs antiques et, surtout, discours vitaliste débouchant sur un militarisme prosélyte. Évacuons tout de suite les deux premiers aspects.

Suivant un raisonnement non dépourvu de pertinence¹, Paul Adam établit une relation de causalité entre le déclin du christianisme et la visibilité croissante des bienfaits de la Science. De façon plus incongrue, il veut voir dans les vagissements des nouveaux nés qu'il compare au piston de la locomotive le signe manifeste du Progrès en marche : « Aux premiers ans de l'existence, la race entière sent que c'est là le salut de l'avenir. »

Il semble par ailleurs largement *médiatisé* (pour parler avec René Girard) par le double modèle des collègues anglais (l'anglomanie est un point qu'il partage avec Coubertin) et de la statuaire antique. Il évoque ainsi « le culte que l'homme doit professer pour la statue vivante qu'est son corps. » (On sait le parti que tirera la réalisatrice Leni Riefenstahl de la référence à l'Antique, montrant notamment un discobole qui de pierre se fait chair dans le prologue d'*Olympia* en 1938.)

En louant les bienfaits du sport, Paul Adam entend contribuer à « la régénérescence de la vie. » Rien de moins. Le discours du sport paraît, encore aujourd'hui, très souvent soutenu par un discours de la vie intense où la *Vie* (mot vague bien fait pour supporter toutes les projections fantasmagoriques) forme un complexe rhétorique, apparaissant en contexte à côté de l'« action », l'« énergie », la « force » (un roman de Paul Adam en 1899 s'intitule *La force*), le « mouvement », la « jeunesse », etc. Par exemple, Adam déplore que « [l]es associations sportives d'étudiants ne témoignent pas bruyamment de leur vitalité. »

Pour atteindre son but, il mobilise la référence nietzschéenne : « Demandons aux sports d'armer nos caractères pour prendre place aux premiers rangs de ceux qui manifesteront leur volonté de Puissance avec gloire. » A-t-il vraiment lu Nietzsche ? Plus que Nietzsche, dont il retient ici un concept transparent, la *Wille zur Macht*, c'est surtout la séduction du mythe nietzschéen qui sembler s'exercer. À côté de Nietzsche, il fait aussi main basse sur Darwin qu'il aménage en vue d'une forme de darwinisme vitaliste :

Darwin et les vulgarisateurs de la théorie soutiennent que « la lutte pour la vie » est le principe du progrès par sélection. Maintenant, les nouveaux penseurs, instruits des découvertes quotidiennes, discerneraient aussi pertinemment à « l'amour pour la vie » ce titre majestueux.

Cela posé, Adam passe en revue l'éventail des sports 1900 (ce qui donne à son ouvrage agrémenté de quelques belles photographies une valeur documentaire). Ici encore, c'est le critère de la « Vie » qui domine, et Adam d'exalter le canotage qui « augmente notre somme de vie. » Expression significative qui revient deux fois plus avant dans le volume : par l'« effort sportif », « notre vie s'augmente en pouvoirs durables. » Et : « Lire, c'est aussi

¹ La résurgence de l'olympisme est un symptôme parmi d'autres du déclin du catholicisme. Entre 392 (année de leur interdiction par Théodose 1^{er} en tant que fête païenne) et 1896, l'ère sans J. O. recouvre l'ère chrétienne.

augmenter sa vie en l'augmentant de toutes les vies relatées dans les volumes. » La lecture serait-elle un sport ? Peu importe pourvu qu'elle remplisse une sorte de fonction vitale.

Adam loue encore les salubres bienfaits de la marche à pied : « La gaieté de la nature opulente grise les promeneurs. Etourdis par l'afflux de l'innombrable vie, ils en viennent toujours à chanter. » La marche à pied ? Pas exactement : la phrase suivante nous apprend que c'est de l'*infanterie* qu'il voulait parler. Un glissement s'opère de la pratique sportive innocente à l'armée ; ce procédé a beau être grossier, il est en fait systématique. Le sport est l'alibi de la préparation guerrière comme il est, chez Montherlant, l'alibi de l'éphébophilie. Un chapitre intitulé « Les sports de la guerre » contient cette remarque :

Au lieu d'appréhender le service militaire ainsi qu'une sorte d'obstacle placé devant les espoirs immédiats de la vie, si les jeunes gens s'y préparaient comme à quelque stage dans un collège de culture physique, ils accepteraient fort allègrement la tâche que la patrie réclame de leur bonne volonté [...].

Il s'agit très simplement de leur faire prendre des vessies pour des lanternes.

Sous le masque du sport, c'est la guerre qui s'avance.

Passons encore sur les vues essentialistes comparant au point de vue de leurs mérites respectifs *le Latin*, *le Nordique*, *le Viking (sic)*, et bien sûr l'inévitable « race française » (on l'attendait) qu'il s'agit bien sûr d'*améliorer*, ainsi qu'une race bovine : « nous espérons accroître l'énergie des caractères et la vigueur de la mentalité nationale ». Par ailleurs, on trouve dans l'ouvrage des déclarations lourdes de sous-entendus telles que « la France n'a point de raison pour craindre l'ennemi qui la menace. » Plus tôt, Adam se gargarisait de ce que les Français et les Italiens aient remporté aux derniers Jeux davantage de médailles que les Américains mais surtout : que les Allemands.

En fait, plus on progresse dans le volume moins il est question de sport, plus le casque pointe sa visière. Adam estime encore que : « Pour indigne qu'il semble d'hommes civilisés, le culte de la guerre provoque, néanmoins, de magnifiques inventions. » L'aérostat ne l'intéresse qu'en tant qu'il peut « contribuer à nous valoir un prestige militaire. » Le nautisme lui apparaît comme un moyen de favoriser le redéploiement de la flotte de guerre. Enfin, il incite l'armée à consister des « pelotons cyclistes » (l'infanterie cycliste sera l'une des curiosités de la Première Guerre mondiale). Le glissement sémantique ressort ici à l'histoire des sens : *peloton* signifie en effet d'abord « groupe de soldats ».

Pierre de Coubertin et l'« esprit de corps »

Pour agir sur la jeunesse, il faut comprendre son ardeur à vivre et, pour la comprendre, il faut en professer le culte jusqu'au bout.

Pierre de Coubertin, « Olympie », conférence donnée à Paris en 1929.

Comme Paul Adam, le baron Pierre de Coubertin (1863 – 1937) appartient à la première génération élevée dans les écoles de la III^e République. On aurait tort de réduire sa biographie au seul restaurateur des J.O. : ce serait oublier qu'il fut d'abord un pédagogue, consacrant toute sa vie à réformer l'enseignement en prônant les vertus éducatives du sport. Parmi les quelques soixante mille pages que lui inspira ce combat, je voudrais examiner ses *Essais de psychologie sportive* (1913), un choix d'articles parus dans la *Revue Olympique*, dont le titre paraît décalqué des *Essais de psychologie contemporaine* de Bourget.

Disons-le d'emblée, les textes de Coubertin, il faut le lui reconnaître, ont mieux vieilli que ceux de Paul Adam. Cependant le lecteur d'aujourd'hui ne laisse pas d'être un peu étonné devant les objets que le discours sportif pouvait prendre en charge autour de 1900. On voit par exemple Coubertin s'interroger sur la question de savoir si l'automobile doit être considérée comme un sport. Cela se discute, en effet : « L'effet physique est très variable, selon que la

voiture est ouverte ou fermée selon que l'on conduit soi-même ou que l'on se laisse conduire. »

On retrouve la médiatisation exercée par l'idéal grec lorsque Coubertin écrit : « le temps viendra sans doute où la pratique quotidienne de mouvements gymnastiques exécutés sans vêtements, à l'air libre ou au moins fenêtres ouvertes, deviendra la règle générale. » Je continue la citation pour l'agrément du lecteur : « La chose n'est pas toujours facile à organiser chez soi surtout dans les villes et, en plus des obstacles matériels, il y a l'inertie anti-novatrice à vaincre. » Le pharmacien Homais, archétype du bourgeois progressiste chez Flaubert, n'aurait pas mieux dit. On lui pardonne bien volontiers quand on lit la critique que Coubertin adresse aux classes inoccupées – l'équivalent 1900 de nos « bobos » ? – qui se sentent très morales dès qu'elles se donnent artificiellement un peu de mouvement :

Ce « retour à la vie primitive » consiste en général à dormir les fenêtres plus ou moins ouvertes, à substituer les légumes ou les pâtes à la viande comme base d'alimentation, à faire un usage plus fréquent et plus complet de l'hydrothérapie, enfin à exécuter chaque matin quelque mouvements gymnastiques.

En lisant ce passage, on pourrait croire que Coubertin se démarque du « retour vers la vie » (idéologème dont il atteste en même temps la circulation dans le discours social du temps). Ce serait une erreur dans la mesure où il est lui-même très marqué par le vitalisme.

En effet, en bon hygiéniste, Coubertin ne cesse d'appeler à une « vie saine ». Il vante auprès d'une élite urbaine blasée les « jouissances » du sport qui l'emportent, dit-il, sur celles du bal de l'Opéra : « c'est dans la pratique de ces exercices que vous éprouverez cette sensation indéfinissable que l'on a appelée : *la joie de vivre*. » Il souligne l'expression qui lui paraît donner « l'idée de la vie physique plus intense, de la vie intellectuelle plus active... » En pratiquant certaines activités, l'athlète ressentirait « un frisson de vie et de force ». La rhétorique vitaliste dans le discours sportif se retrouve dans l'actuelle Charte olympique dont le premier des « principes fondamentaux » décrit l'olympisme tantôt comme une « philosophie de vie », tantôt comme un « style de vie ».

Du reste, la prétention philosophique semble assez présente chez Coubertin. Un syntagme revient sous sa plume qui dit cela : c'est « esprit de corps ». Cette expression apparaît au XVIII^e siècle chez l'économiste Turgot et désigne ordinairement la solidarité des membres d'un même groupe social (notamment chez Georges Palante puis chez Bourdieu). Toutefois, il me semble que l'« esprit de corps » – superbe oxymore – prend chez Coubertin un autre sens : celui d'une philosophie aristocratique qui réunirait ces deux dimensions. Coubertin écrit en ce sens : « Il s'agit d'unir à nouveau par les liens d'un légitime mariage, d'anciens divorcés : le Muscle et l'Esprit. » (Discours d'ouverture de la Conférence des arts, lettres et sports, 23 mai 1906.)

Un article intitulé « Le sport et la guerre » clôt le volume des *Essais*. Coubertin se demande si le développement des sports n'a pas « influé » sur ce qu'il appelle le *bellicosisme* des jeunes gens, constituant une « préparation indirecte à la guerre ». Il conclut que non : « Les sports ne tendent pas à rendre la jeunesse plus *belliqueuse*, mais seulement plus *militaire*, c'est-à-dire qu'ils lui donnent le sentiment de sa force sans l'inciter davantage à en faire emploi. » La nuance est subtile et paraît faiblement opératoire. Dans leur enquête *Les jeunes gens d'aujourd'hui* parue la même année, les journalistes Alfred de Tarde et Henri Massis (futur collaborationiste) ne s'embarassent pas de cette préciosité : « [L]es sports », écrivent-ils, font naître l'endurance, le sang-froid, ces vertus militaires, et maintiennent la jeunesse dans une atmosphère belliqueuse. » Conscient du caractère peu convaincant de son raisonnement, Coubertin se refuse à trancher car « l'esprit sportif et sa généralisation étant des phénomènes de date relativement récente, [ils] n'ont pas eu le temps d'avoir leur plein effet. » Cette réflexion conclusive est écrite en avril 1912. Les *effets* ne vont pas tarder.

BIBLIOGRAPHIE

Paul ADAM, *La Morale des Sports*, Paris, La Librairie Mondiale, 1907.

Pierre de COUBERTIN, *Essais de psychologie sportive*, Lausanne, Payot, 1913.

Henri MASSIS et Alfred de TARDE, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris, Plon-Nourrit, 1913.